

BENOÎT COQUET

SUR LA SIRÈNE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523596

Dépôt légal : décembre 2025

I – Le plaquage fut assourdissant

Un craquement sec, comme une branche sèche qui cède sous le poids. La pluie s'abattait sur la pelouse détrempée, comme si même le ciel avait décidé de pleurer le destin qui attendait David Fernandez. Un mauvais présage, annonciateur du drame imminent. Puis vint le silence. Un silence de mort, figé, irréel. David venait de subir un plaquage cathédrale, terme qui résonnait sinistrement comme une métaphore de sa propre fin : soulevé, retourné, projeté vers le sol, telle une offrande brutale sur l'autel du rugby. Un choc si violent qu'il avait frôlé les portes de la cathédrale, celles qui mènent à l'au-delà. Sur le terrain, plus un cri, plus un mouvement. Les joueurs étaient immobiles, les mains sur les hanches, le souffle coupé. Dans les tribunes, les spectateurs s'étaient levés d'un même geste, les yeux écarquillés d'horreur.

Au centre du terrain, David Fernandez gisait sur la pelouse, le regard fixe, perdu vers un ciel chargé de nuages sombres et humides. Il voulut bouger, mais rien. Il voulut respirer, mais ses poumons refusèrent d'obéir. Un sifflement aigu résonnait dans son crâne, assourdissant, douloureux.

Et alors que son corps ne répondait plus, son esprit, lui, s'emballa.

Des flashs. Des images en cascade.

Un trophée soulevé au Stade de France. Les bras levés. Le tonnerre des applaudissements. Un regard de travers dans un vestiaire vide. Un soir de cuite, un miroir brisé.

Et cette sensation qu'il tombait... Il avait toujours cru que les anges portaient des ailes. Il découvrit qu'ils portaient parfois des crampons.

Des silhouettes se réveillèrent et s'agglutinèrent autour de lui, floues, indistinctes. Des mains tentaient de le stabiliser. Il entendait vaguement des voix paniquées, des cris étouffés :

— *David ? David, tu m'entends ?*

Un autre :

— *Qu'on appelle une ambulance, putain !*

Mais lui ne bougeait pas. Il ne sentait plus la boue sous son dos ni la pluie sur son front. Seulement le froid. Un froid ancien. Un froid d'enfance. Un froid qui semblait remonter de la terre jusqu'à son cœur.

Il pensa au rugby, une dernière fois.

Tu m'as tout donné. Tu vas tout reprendre ?

Et puis tout sombra.

Le noir total.

||

La pluie martelait le pare-brise de sa vieille Clio, effaçant lentement la buée qui s'accrochait aux vitres. David Fernandez ouvrit péniblement les yeux, réveillé par le froid mordant infiltré à travers les jointures usées de la portière. Son dos était en compote, ses jambes ankylosées, et son estomac vide se tordait douloureusement. Ses genoux grinçaient dès qu'il essayait de s'étirer. Sa hanche le lançait encore depuis son réveil. Il avait dormi en chien de fusil, roulé dans son manteau comme un clochard en bord de rocade.

Et c'est exactement ce qu'il était devenu. Un ex-champion coincé entre deux vidanges, qui sentait plus le renfermé que l'herbe fraîche des terrains. Garé sur un parking désert, au bord d'une route départementale à quelques kilomètres de Toulouse, son monde s'était réduit à l'espace exigu de cet habitecle qui lui servait de refuge depuis deux semaines.

Il poussa un soupir et laissa lourdement tomber sa tête contre le volant.

Un vieil autocollant délavé collé au tableau de bord attira son attention. « Narbonne Plage deux mille dix-sept », souvenir d'un trajet avec Alicia et Anna. À l'époque, ils riaient, la

radio hurlait un vieux tube des années quatre-vingt, et Anna, coincée dans son siège auto, chantait faux en agitant les bras. Il esquissa un sourire triste. Aujourd’hui, tout ce qui restait, c’était l’odeur de renfermé et une banquette arrière transformée en matelas de fortune.

Trois ans plus tôt, pourtant, c’était une autre histoire.

Stade de France, Saint-Denis, un soir de juin. Quatre-vingt mille spectateurs hurlant à l’unisson, les cris, les chants, les fumigènes colorant le ciel estival. Le bruit sourd des tambours dans les tribunes, la tension palpable sur la pelouse. Les gladiateurs des temps modernes étaient lâchés dans l’arène afin de divertir la foule.

Il ne restait qu’une poignée de secondes à jouer. L’équipe de David menait de trois petits points. L’adversaire, l’ASM Clermont-Auvergne, poussait fort. Mais une mêlée décisive était à jouer à cinq mètres de la ligne d’en-but adverse.

David était numéro huit, les épaules serrées contre celles de ses coéquipiers, le souffle court, la mâchoire crispée. L’arbitre donna le signal. Les deux packs se heurtèrent, une collision violente, brute. Le ballon était stable, bloqué sous ses pieds. La pression augmentait, mais David résista, repoussant la poussée adverse, le corps presque à l’horizontale sous la violence de l’effort.

Puis soudain, le ballon émergea. Il s’en saisit sans réfléchir, jaillit tel un boulet de canon, faisant face brutalement au troisième ligne adverse qui tentait de s’interposer. La combinaison s’était mise en place, un coéquipier arriva à sa hauteur. Ni une, ni deux, David lui lança la balle alors qu’il allait corps à terre.

L’essai qui scellait la victoire.

La foule explosa. Une passe décisive. C’était l’autre qui allait récolter les louanges, mais qu’importe. David leva les bras vers le ciel, épuisé, le visage éclaboussé de sueur et de terre, mais rayonnant. Les coéquipiers affluaient, s’empilant sur lui et sur le marqueur d’essai, les cris de joie résonnant en écho. Puis, plus tard, sous la pluie dorée des confettis, David brandit enfin le Bouclier de Brennus devant une foule en délire. Il ferma les yeux un instant, goûtant la plus belle

sensation de sa vie. Le regard ému d'Alice en tribune, la chaleur des bras de ses coéquipiers autour de lui. Il avait été un dieu, même si ce n'était que pour une nuit.

Et puis, la chute.

Aujourd'hui, plus rien. L'image glorieuse s'effaça brutalement, remplacée par le décor triste du parking sous la pluie battante. Depuis ce sacre, la descente aux enfers avait été vertigineuse. Un an après ce triomphe et deux sélections en équipe de France, un plaquage mal ajusté au stade Jean-Dauger de Bayonne, un choc brutal contre la pelouse. Sa carrière s'était brisée en un instant. Ce soir-là, la furia basque avait pris le dessus. Involontairement venant de la partie d'en face, mais son corps n'avait pas tenu. Un an dans le coma. À son réveil, le verdict médical avait été sans appel :

« *La pratique du rugby est fortement déconseillée.* »

Façon polie de lui dire qu'il n'avait plus sa place sur un terrain.

David avait tout perdu. Ses coéquipiers avaient bien tenté de lui tendre la main, comme on relève un partenaire au sol après un choc brutal, mais lui avait sombré trop vite, trop loin. L'alcool, la drogue, les jeux... Autant d'adversaires invisibles contre lesquels personne ne pouvait plaquer à sa place. Et puis son jeu, à lui, s'arrêta. Les foulées au plus haut niveau. Terminé. Même son club, impuissant face à sa dérive, avait fini par détourner le regard. La presse avait relayé au monde entier et à l'infini, la chute libre de l'ancien champion.

L'alcool était devenu un anesthésiant, la cocaïne un faux moteur, le jeu et le poker, des mirages où il espérait retrouver l'adrénaline de ses matchs. Jusqu'au soir où, enivré par la rage et la vodka, il avait fracassé une bouteille sur le crâne d'un barman pour un simple désaccord sur un sujet. Condamnation. Sursis. Amende salée. Et la fin de tout.

Tous ces parasites qui vous promettent l'oubli et ne livrent que le vide. Il avait écumé les bars, les clubs miteux. Il se remémorait d'une nuit, particulièrement sale, dans une cellule de dégrisement. Il avait vomi sur ses chaussures, puis hurlé à la lune en tapant contre les murs.

— *J'suis pas fini, bordel !* avait-il crié à un gendarme impasible.

Mais si. Il l'était.

Alice l'avait prévenu, pourtant. Mille fois.

Jusqu'au soir où elle n'avait plus crié. Juste pleuré. Et avait éloigné sa progéniture loin de celui qu'elle aimait par le passé.

— *Je ne peux plus te voir comme ça, David. C'est trop pour moi.*

Il revoyait encore la scène. Lui, titubant dans la cuisine, une bouteille de rouge à moitié vide à la main. Elle, debout, tremblante. Anna, derrière sa jambe, tenant un dessin roulé dans sa petite main.

Il l'avait à peine vue. À peine écoutée.

Quand la porte claqua, il s'effondra sur le canapé. Le dessin était resté au sol. Piétiné. Taché de vin.

Alice était partie, emmenant leur fille, Anna. Sa voix tremblante résonnait encore dans son esprit. Les erreurs, il y en avait eu plein de sa part. Foutus regrets. Des années de bataille, de dépassement de soi pour tout mettre à la poubelle en même pas une année.

Il ferma les yeux un instant, tentant d'endiguer le flot de souvenirs amers. Il repensa à ce chalet loué en haute montagne en Savoie, Anna était encore toute petite. L'air montagnard lui avait donné du baume au cœur, entouré par ses femmes qu'il aimait tant. Mais il avait effectivement dépassé les bornes par la suite.

Il se redressa dans sa voiture et se passa une main sur le visage.

Sa gorge était sèche, un goût de cendre lui brûlait la bouche. Il devait se reprendre. Il n'avait plus rien, plus d'avenir, mais il lui restait une chose : le rugby. C'était la seule bouée à laquelle il pouvait encore s'accrocher.

Son téléphone vibra brusquement dans sa poche, rompant le silence oppressant. Numéro inconnu. Il hésita un instant, puis décrocha sans enthousiasme :

— *David Fernandez ?* fit une voix grave, assurée.

— *C'est moi.*

— *Fred Gaillard, entraîneur de l'US Pont-Caillac. Il paraît que c'est pas la meilleure période pour toi, mais... on a besoin d'un joueur comme toi.*

David haussa un sourcil. Pont-Caillac ? Il fouilla dans sa mémoire. Un petit village, cinq cents habitants à tout casser, au cœur d'une région qui pue le rugby. Une équipe qui n'avait jamais dépassé la Fédérale trois, la septième division du rugby français.

— *Vous êtes au courant que je suis interdit de jouer ?*

— *Officiellement, c'est déconseillé. Et puis, c'est pas comme si la Fédé surveillait à la loupe les clubs comme le nôtre. On monte en Fédérale trois pour la première fois, et si on se maintient, on pourra toucher des subventions. Et là, mec, c'est le club tout entier qu'on sauve. Toute une organisation.*

David laissa le silence s'installer. Son corps le lâchait, sa tête était en vrac. Pourtant, retrouver le terrain, même à Pont-Caillac, lui brûlait les veines comme une drogue qu'il pensait avoir abandonnée. Il savait déjà qu'il allait accepter. Une dernière chance, une dernière bataille.

Fred reprit, plus doucement, presque comme un frère :

— *T'as été un grand joueur, David. Ici, on n'a pas de vestiaire chauffé. Mais on a une équipe qui serre les coudes. Ce que je cherche, c'est pas une star. C'est un mec qui sait se battre. Dans le bon sens du terme. Et toi... tu sais faire ça, non ?*

— *Je viens voir, finit-il par lâcher.*

Il raccrocha. Un frisson étrange parcourut son échine, comme si quelque chose d'oublié en lui venait de se réveiller timidement.

Une dernière chance.

Un dernier match.

Un soupçon de soleil perça à travers des nuages gris et pluvieux qui avaient exercé toute la nuit. Ce qui avait causé une nuit sans sommeil pour David. Encore une. Il consulta la jauge de carburant, pile ce qu'il fallait pour rejoindre Pont-Caillac. Il tourna lentement la clé de contact, et pour la première fois depuis longtemps, un infime éclat d'espoir s'alluma en lui.